

PETIT COURRIER DES DAMES

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Craignons l'abus de la dentelle : il pourrait bien en dégoûter les femmes élégantes, et ce serait dommage si le joli costume de dentelle qui habille si bien, était relégué dans les choses démodées. Il devrait ne subir les caprices de la mode que dans la façon, et constituer le fond de la toilette de la femme comme il faut.

Espérons qu'il en sera ainsi.

L'imitation ne fait pas plus tort à la vraie dentelle, que le strass ne fait tort au diamant ; c'est là cependant ce qui pourrait bien avoir raison du costume en question.

La vraie dentelle est si supérieure à l'imitation par la transparence du réseau, la beauté du dessin et le soutien, qu'il est impossible à un œil aussi peu exercé qu'il soit, de les confondre.

Donc, élégantes mondaines, ne craignez pas la concurrence : la modeste toilette en laize ou en imitation,



Costume en satin rosé, laize et tulle moucheté. — Costume en voile églantine, pour jeune fille.

Modèles de madame Bréant-Castel, 6, rue Gluck.

quoique gentille et coquette, ne pourra jamais porter ombrage à vos splendeurs ; ne vous privez pas par une mesquinerie peu digne de vous, d'un costume charmant qui pare sans tapage et dont le papillonnement vapoureux et léger sied on ne peut mieux.



Toute femme tant soit peu élégante, doit aujourd'hui avoir un costume de dentelle.

Nous avons dit qu'à Chantilly cela ressemblait à un uniforme, nous le répéterons pour le Grand Prix de Paris. Cependant il y avait plus de variété dans les toilettes sur le turf d'Auteuil, toilettes de tout genre, simples, très coquettes et d'une élégance toute parisienne, avec moins d'excentricité; ce qui nous a fait penser que la colonie étrangère prisait enfin le goût parisien, si sobre et si comme il faut dans le choix et la combinaison des couleurs.

Ce qui frappe particulièrement dans cette multitude de femmes élégantes, ce sont les chapeaux. C'est à peine si nous avons vu deux ou trois chapeaux à larges ailes relevées ou retroussées en *tapageur*; tous sont de forme mignonne; de petites pointes à la périssière ou à la Bourbonnaise supportent tout un parterre de fleurs légèrement montées; une seule s'élève de ce milieu, maintenue sur une haute tige qui balance au moindre mouvement. Un énorme papillon aux ailes brillantes d'un charmant coloris, paraît d'autant plus naturel, que le long fil d'archal qui le maintient dans l'air, est invisible; il voltige audessus des fleurs, et nouveau Tantale, ne peut s'en approcher; tout charmant qu'il est, nous lui préférons le coquelicot qui ploie si gracieusement sa tige sur des touffes de bluets et d'épis verts.

Cette coiffure-chapeau se pose sur le sommet de la tête, et grandit la femme au moins d'une demi-coudée; elle est donc favorable aux petites femmes.

Il faut bien égayer un peu la galerie; une très jolie jeune femme s'en est chargée en arborant un de ces chapeaux très gracieusement chiffonnés, mais par trop fantaisistes: sur le côté d'une fine paille noire et suivant le mouvement de la passe qui remonte en pointe, une touffe de muguet, quelques branches légères jouant au milieu, s'appuyait, devinez sur quoi: sur deux bâtons de cerises à deux sous, parfaitement imités; ces deux bâtons tout droits faisaient l'envie des enfants; c'était drôle, mais ce n'était pas laid, pas plus que ces deux coquelicots fichés à la pointe, et d'un rouge si beau qu'ils semblaient une crête de coq; on attendait le coricoco.

On a remarqué quelques chapeaux transparents, en tulle noir à trois pièces réunies par un fil de laiton caché sous un courant de grosses perles en jais; perles au contour et panache de boutons d'or.

Quant au costume, il y avait des façons plissées et des façons bouffantes, toutes avec une croupe accentuée; beaucoup de gilets et de petites vestes très ajustées; quelques grands cols; des tissus changeants qui, trop nombreux et vus en masse, perdent leur charmant effet; des limousines, des jupes rayées avec des *Princesses* de couleur sombre; des tulles brodés sur transparent rouge ancien, et quelques-uns, mais très peu, à rayures et à paillettes.

Citons comme particulièrement joli, un costume en limousine à rayures marine, écru, grenat et tissu bronze. Jupe bronze largement plissée, enveloppée

d'une tunique en limousine plissée sur les côtés et arrêtée sous les plis de la jupe, près de la taille; ce relevé fait décrire au bord inférieur comme un cintre dont les extrémités seraient cachées par un pan plissé, chiffonné sur la basque du corsage; ce pan semble passer à travers la basque qui serait fendue, et forme une tournure proéminente; devant, le corsage n'a qu'un seul grand revers en limousine sur lequel il se boutonne; à la manche un bouillonné en limousine. Chapeau en paille noire, couvert de fleurs des champs avec des élancements d'épis verts et d'épis mûrs.

Un autre costume, avec la jupe à rayures crème, orange, marine, plissée de loin en loin d'un pli plat très profond qui donne la largeur nécessaire; cette jupe est drapée d'une pointe-tunique en escot marine, attachée par un nœud en très large ruban de velours marine à longs pans, la pointe tombant de côté. Corsage à petite basque ouverte derrière sur un plissé en velours; chemisette tendue à rayures, prise devant dans une ceinture en velours; à la manche, un parement en velours. Chapeau Huguenot en paille marine, orné de plumes assorties. Encas en batiste crème, avec deux hauts plissés en batiste marine. Tout cela n'est que de la jolie simplicité.

Comme toilette habillée, nous vous signalons un costume en tulle brodé sur transparent fraise écrasée. Une petite tunique gentiment chiffonnée; au corsage un très large plastron en tulle brodé se termine en pointe; la manche est appliquée d'un haut parement.

Des broderies plus ou moins à jours sur batiste écru garnissant des lainages légers, changeants et unis, font bien sur l'alpaga dont nous voyons quelques charmants costumes. On avait eu grand tort de délaisser ce genre d'étoffe, et l'on fait bien d'y revenir; on le garnit surtout de tresse de laine de ton foncé. De nombreux rangs à la jupe du côté non couvert de draperies, et beaucoup, diversement posés, au corsage et à la manche.

CORALIE L.

CEINTURE RÉGENTE. — CORSET ANNE D'AUTRICHE  
de Mesdames de Vertus sœurs, 12, rue Auber

La coquette ceinture régente est bien le corset qui convient aux jolies et légères toilettes de l'été. Elle a des proportions mignonnes; sa coupe d'une extrême élégance, allonge la taille en lui donnant une grâce naturelle et une souplesse charmante. Cette création a fait la réputation de mesdames de Vertus, et nos élégantes y ont aidé en faisant les éloges mérités de la ceinture régente. Il nous semble inutile d'appuyer sur le soin donné à la façon, que la ceinture soit en fin couil, en beau satin ou en surah. Ce corset convient à toutes les tailles; c'est le talent d'une bonne faiseuse de savoir approprier une excellente coupe à la taille d'une femme ayant un peu d'embonpoint ou à celle d'une femme mince. — Le corset Anne d'Autriche a aussi un grand succès; quoi qu'on le porte couramment, il est plus particulièrement taillé en vue des toilettes d'apparat.







4473

## Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot, 2.

Corbilles de M<sup>me</sup> TURLE, 3, r. de Clichy - Ceinture Régente et Corset Anne d'Autriche de M<sup>me</sup> de VERTUS, 12, r. Auber.  
Chaussures de la M<sup>me</sup> KAHN POIVRET, 61, r. Montorgueil - Etoffes en foulard de la COMPAGNIE DES INDES, 21, r. du 4 Septembre.



EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 217 et 219).

*Costume en surah rosé, laize et tulle moucheté.* — Jupe en surah d'été dépassée par un frisottant et couverte par un très haut volant en laize; au-dessus un second volant fait draperie et redescend en spirale jusqu'au bas de la jupe; un nœud en ruban de satin pique le drapé. Les lés de derrière sont recouverts de tulle moucheté et drapés en pouf. Corsage en surah rosé, couvert de tulle et à très longue pointe. Un fichu en laize joliment chiffonné le long de l'échancrure se pince à la poitrine par un nœud en ruban de satin, puis il se prolonge jusqu'à la pointe. Manche arrêtée au coude, drapée de dentelles maintenues par un nœud.

*Costume en voile églantine pour jeune fille.* — Jupe en taffetas couverte par deux grands plissés d'inégales hauteurs et drapée d'une tunique plissée, qui passe dans une traverse avant de se pouffonner. Corsage à basque avec col montant et bouquet de côté; la chemisette en voile est froncée à l'encolure, puis de la poitrine à la taille; le bas



Robe en nanzouck avec broderie anglaise, pour enfant de 2 ans.  
Robe en voile grenat garnie de broderie, pour enfant de 4 à 6 ans.  
De mesdames Taskin et Guiard, 2, rue de la Michodière.

reste flottant; manche épaulée, une draperie et un nœud intérieur; collerette et sous-manche en organdi plissé.

*Robe en nanzouck pour enfant de 2 ans et plus.* — La robe rehaussée d'un volant en broderie anglaise, est faite d'entre-deux brodés séparés par des séries de quatre plis lingerie. Une bande brodée à l'encolure décolletée en rond et à l'entournure; nœud-ceinture en faille. — Prix de la robe, 25 francs; en satinette ou zéphir, 10 francs.

*Costume en voile grenat garni de broderie pour enfant de 4 ans et plus.* — La robe est garnie de deux plissés séparés par un volant brodé. Au-dessus du second plissé, une ceinture en voile, drapée de plis, est nouée derrière en deux grandes coques. Les devants de la robe forment un long bouillon serré par des fronces à l'encolure et sous la taille. Col en broderie anglaise et manchette assortie. La robe coûte 25 francs, ou 15 francs en satinette ou zéphir.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4473

*Costume en voile couleur champignon uni et broché de velours.* — Jupe en taffetas couverte par une jupe plissée en voile uni. Le bord supérieur du tablier est froncé à un tour de taille qui se trouve caché par le corsage, lequel est à taille ronde; les fronces se perdent dans les plis que l'on forme un peu au-dessus de la draperie, draperie en voile broché, dont les deux côtés sont noués d'une coque avec traverse. Cette originale draperie forme deux pointes-fichu, et se relève de plis sous la tunique tombante et plissée de larges plis. Corsage en voile broché, le dos à pointe, avec une chemisette en voile uni que cerne un revers en velours loutre; le corsage à partir de la poitrine est lacé sur la chemisette. Manche arrêtée au coude avec un parement en velours, col montant en velours. Sous-manche et collerette plissées. — Bottes vernies avec guêtre en satin français écru. — Gants de Suède. — Chapeau en paille loutre avec une haute jarretière en velours et une touffe de pavots assortis de plusieurs tons.

*Costume en cachemire d'été gris violacé uni et à trèfles chenillés.* — Jupe en taffetas avec deux plissés en cachemire et couverte d'une jupe en cachemire chenillé qui s'arrête au second plissé. Tunique courte relevée des côtés avec un drapé tombant qui cependant fait pouf. Corsage à basque ronde; celle du dos est ajustée, tandis que celle du devant flotte un peu, elle est le prolongement de la chemisette qui se fronce sous la poitrine. Cette chemisette est elle-même fournie par le devant du corsage; dessous se boutonne la doublure qui est ajustée. Une ceinture en velours prend de côté et s'attache par une boucle en métal oxydé. Col montant en velours, et parement évasé intérieurement, à la manche ronde. Dépassants en étamine à l'encolure et à la manche. — Bottes en chevreau brillant. — Gants de Suède. — Chapeau en paille noire à bord évasé. Dessus, des touffes de violettes de tons différents desquelles s'échappent des plumes-couteau.

PENSÉES & MAXIMES

La calomnie est comme la fausse monnaie : bien des gens qui ne voudraient pas l'avoir émise la font circuler sans scrupule.  
(Comtesse Diane).

Étudier de mieux en mieux les choses qu'on sait, voir et revoir les gens qu'on aime, délices de la maturité.



## CAUSERIE

Comédies de société. — Pièces inédites. — Dans les Cercles et les Salons.



Un événement attendu avec impatience, presque à l'égal du Grand Prix, dans le groupe restreint des privilégiés admis à y prendre part, c'est la représentation annuelle de la Revue des Mirlitons, place Vendôme. Cette Revue est toujours composée par les membres du Cercle, jouée par les membres du Cercle aussi, avec le concours des plus jolies actrices, ce qui ne paraît scandaliser nullement les femmes de ces messieurs, scintillantes de diamants aux premiers rangs du public. Les jeunes femmes aujourd'hui ont tant d'esprit, un dédain si parfait des petites bourgeoisies ! Et ces messieurs de leur côté font magnifiquement les choses : décors, trucs et costumes ne servent jamais qu'une fois ; ils sont cependant aussi galants, aussi soignés que s'ils devaient durer pour cent représentations. Quant au buffet, il n'y a pas de maison où l'on arrose d'un meilleur champagne de plus fines gourmandises.

Nous avons déjà dit que les spectatrices ne le cèdent en rien aux comédiennes pour l'élégance et la beauté ; elles représentent la fine fleur du *pschutt*. Parmi elles, le second empire, sous les traits de mesdames de Pourtalès, de Metternich, de Sagan, de Gallifet, défie la troisième République d'atteindre à son prestige, et celle-ci riposte en produisant la monnaie, pour ainsi dire, de ces éclatantes personnalités mondaines, qui n'ont pas eu de rivaux, — des jolies femmes à profusion, étoiles de première grandeur, non pas, mais capables encore de former une pléiade qui fait dire aux étrangers de passage : — Il n'y a décidément rien de tel que la Parisienne.

Ce qui laisse le plus à désirer parfois dans cette fête exquise, c'est la pièce ; elle a été composée sans prétentions, entre camarades, pour s'amuser ; elle doit avoir un certain caractère intime, bon enfant, familial, qui conduit à la gaminerie un peu folle, toujours... spirituelle si l'on peut. Cette année, les noms des auteurs donnaient confiance : MM. Paul Ferrier, Gaston Jollivet, Jacques Normand, le marquis de Massa. Et en effet la *Revue à bon Marché* a, sous son titre modeste, fait fortune.

Elle s'ouvre par un prologue dans la salle même du Cercle où un plan burlesque se discute en famille. Les personnages appelés à prendre part aux délibérations, sont singés d'une façon qui n'est piquante que pour les initiés, mais il n'y a que des initiés dans la salle ; aussi rit-on de bon cœur, surtout quand les

auteurs de la *Revue*, immobilisés en bustes de marbre, sortent de leur gaine pour ébaucher une *gig*.

Nous nous permettrons, à propos du premier acte où défilent à l'angle de l'avenue du Bois de Boulogne toutes les nouveautés du jour, de blâmer le genre de raffinement qui oblige à chanter, des personnes dont le métier est de faire autre chose : c'est là un caprice de blasés, une curiosité semblable à celle qui nous pousse dans les expositions, à chercher avec empressement le tableau d'un sculpteur, ou la statue d'un peintre. Nous avouons, en ce qui nous concerne, préférer que la cuisine sorte des mains d'un cuisinier tout simplement ; il y a des chances pour qu'elle soit meilleure. Qu'on demande des couplets à mademoiselle Reichemberg, la séduisante *Commère* de la *Revue*, soit ! Elle a fait ses preuves dans l'*Ami Fritz*, elle est musicienne, elle a une voix charmante ; mais mademoiselle Brandès n'est que comédienne et on la fait chanter aussi ; elle chante faux et l'on se moque d'elle. Qui donc a tort ? C'est le public.

Écoutez mademoiselle Brandès dire des vers de sa voix un peu rauque, mais pénétrante, une voix dont le timbre essentiellement moderne rappelle celle de Croizette, voyez-la jouer une scène de drame en y mettant toute la flamme qui jaillit de ses grands yeux bizarres, elle méritera d'être applaudie ; mais vous ne voulez pas de ce qu'elle sait faire et vous lui demandez ce qu'elle ignore ; tant pis pour vous. De même nous ne comprenons pas l'intérêt qu'il peut y avoir à faire imiter le geste canaille, la diction, les grimaces des petites actrices du boulevard par la plus suave des ingénues du Théâtre-Français ; c'est profaner son talent d'une façon qui n'a rien de très gai. Il y a des comiques pour ce genre de besogne ; qu'on y invite mademoiselle Lavigne ; mais la candeur, mais la beauté, mais la distinction ne seront jamais drôles... qu'elles soient et qu'elles restent charmantes c'est tout ce qu'on peut leur demander.

L'incroyable souplesse de l'actrice ordinaire du Cercle, mademoiselle Rejane qui aborde volontiers tout, a poussé peu à peu les *Mirlitons* sur cette pente. Comédienne de son état et fine comédienne, elle sait également chanter d'un joli filet de voix claire et mordante, jongler d'une main alerte et danser d'un pied léger. Par parenthèse, si du pied nous remontons à la jambe, les bas noirs de l'*Éden* pourraient être critiqués. Plus justement encore les mots un peu trop crus et les allusions scabreuses répandus libéralement sous prétexte de sel. Mademoiselle Rejane et mademoiselle Depoix, le pavé de bois et le pavé de grès, en ont échangé de belles !... Bah ! on est entre soi, tout se passe à huis clos. On se permettra même



de fronder M. Grévy. Une idée très drôle, le simulacre de cette course de taureaux interdite à l'Hippodrome — avec M. Durand, en taureau, serré de près et sur le point de périr, quand arrive essoufflé le messager, porteur d'une lettre de grâce, signée du Président de la République. Cette trouvaille est, croyons-nous, le clou de l'ouvrage comme on dit aujourd'hui.

\*\*\*

Un autre Cercle que celui des Mirlitons, est célèbre pour ses représentations théâtrales plus sérieuses et moins inabordables : c'est le Cercle des Arts Intimes, situé sur les hauteurs de la rue Condorcet. Là, des jeunes gens possédés d'un goût aussi ardent qu'éclairé pour le théâtre, entreprennent de rendre sans aucun faste de mise en scène, mais souvent avec talent, des pièces inédites, réputées injouables.

Les invitations, quoique très recherchées, ne sont pas, comme place Vendôme, réservées à la seule famille des membres du Cercle; elles s'étendent à toutes les notabilités littéraires, aux directeurs de théâtres, aux artistes. On voit côte à côte dans le public, M. Perrin, M. Sarcey, M. Rabou, mademoiselle Léonide Leblanc, mademoiselle Dudlay, M. Delaunay, Dupré, l'ex-grand chanteur, très fidèle à son poste, etc. *Point de grandes toilettes, point d'apparat, une attention soutenue, des applaudissements chaleureux* que l'on accorde à bon escient. C'est de cette petite scène que l'Assassin, après épreuve, où se distingua tout particulièrement un jeune avocat qui se cache sous le pseudonyme de Saint-Eugène, passa sur les planches du Gymnase où jamais ce joli morceau du *Théâtre impossible* d'About ne fut représenté avec le même entrain; c'est là qu'on eut l'audace louable, sinon récompensée par un entier succès, de hasarder *la Coupe et les lèvres* et *les Marrons du feu*, d'Alfred de Musset. Les représentations ont lieu irrégulièrement, à l'improviste.

La dernière fois, nous vîmes une pièce inédite de Coppée, *l'Homme et la Fortune* où une ingénue, échappée du Palais-Royal, — qui l'eut cru?... — obtint le plus franc succès d'émotion. Quant au drame, il tranche si étrangement sur le goût du jour que l'on comprend l'hésitation des théâtres à le produire : nous y rencontrons un pauvre diable qui, prêt à se tuer au premier acte pour en finir avec le découragement, les ambitions trompées, la misère, le dégoût de toutes choses, devient premier Ministre au second, ce qui doit faire hausser les épaules à toute l'école naturaliste.

Il est certain que ce héros invraisemblable rappelle un peu le *Ruy Blas* de Victor Hugo, et le *Frank* de Musset, que ses aventures sont en retard d'un demi-siècle, mais est-il donc si désagréable de retourner aux beaux jours du romantisme, quand des réalités repoussantes sont journellement infligées à notre imagination qui en conserve comme une souillure?

Le pacte avec le suppôt humain de Méphisto qui entreprend de tenter, pour se distraire des ennuis de la satiété, une conscience aux abois; l'action dissolvante d'une femme sans cœur sur cet homme de génie qui, étant venu à bout de toutes les difficultés les plus insurmontables, n'a pas su résister pourtant à l'éternelle Dalila; l'intervention régénératrice du pur amour et du

dévouement que rien ne lasse; le brusque réveil d'une âme au sentiment de l'honneur, quand tout à coup elle entrevoit, sous les fleurs du plaisir et les séductions du pouvoir, l'abîme de l'infamie, entr'ouvert et menaçant; le sacrifice à tout risque de ce qui a coûté si cher, pour reconquérir ce contentement de soi, qui est ici-bas le suprême trésor; tout cela, dira-t-on, est le vieux jeu. Qu'importe si ce vieux jeu arrache encore des larmes et fait battre de nobles émotions au plus profond de nous-mêmes?

Nous ne reprochons qu'une chose à M. Coppée; c'est de n'avoir pas employé cette fois la forme poétique où il excelle et qui autorise tous les écarts de la fantaisie. Une pièce en vers peut être exquise en étant folle, mais la prose exige du bon sens; ce qui revient à répéter une fois de plus ce que nous disions tout à l'heure : que chacun se tienne à faire ce qu'il fait bien.

\*\*\*

Les dernières fêtes de cette saison de printemps ont été des fêtes théâtrales. On a déjà parlé de la remarquable résurrection de la *comtesse d'Escarbagnas*, qui eut lieu chez madame Aubernon de Nerville, une de ces femmes vouées au culte de l'esprit, comme il en existait au dix-huitième siècle, comme nous n'en connaissons plus de notre temps. La salle de spectacle incomparable, où une décoration de tapisseries anciennes se couronne, au sommet, d'un balcon de marbre blanc qui permet de voir aussi bien du premier étage que du parterre, était garnie de la fine fleur du monde parisien, d'un monde capable d'apprécier Molière, interprété avec cette verve et ce respect. Il faut être une lettrée comme l'est madame Aubernon pour comprendre et pour composer ainsi qu'elle l'a fait, ce personnage de « dame noble de province » sous Louis XIV, entichée de préjugés, bourrée de ridicules, en opposition avec les grands airs de bon aloi tels qu'ils existaient à Versailles. MM. Forgemol, Borel, Tamburini, Frisch, Beulé, Baignières, mesdemoiselles de Choudens et Bertrand, composaient une troupe dont Worms, du Théâtre Français, le metteur en scène émérite, a pu sans complaisance, se déclarer satisfait; mais la plus heureuse des inspirations fut le divertissement intercalé à la place des fragments de ballet que goûtait si fort Louis XIV. L'amour de deux bergers pour deux bergères contrarié par des faunes, a donné lieu à une finale de musique ravissante dont le Grand Roi se fut certes déclaré content. Le compositeur, Sauzet, conduisait lui-même l'orchestre et nous ne connaissons rien de plus joli que les costumes portés par mademoiselle Denucelle (bleu pâle bordé partout de roses pompons, houlette enrubannée, bracelets, collier de roses) et par M. Bessières, *l'Indifférent* de Watteau, à s'y méprendre!

M. Raoul Aubernon, sous les cornes d'or et la peau de tigre d'un faune, a chanté comme a joué sa mère, avec un talent qui prouve que certains dons sont héréditaires. Tout cela remonte au mois de mai, du reste; nous n'enregistrons cette reprise de la *comtesse d'Escarbagnas* que pour décerner un tribut d'admiration au goût d'une femme du monde enthousiaste de toutes les belles choses, et qui au lieu de transporter chez elle, comme le font avec moins de peine tant de maîtresses de maison, des pièces du jour présentes à

(La suite à la page 224.)





3151

COSTUMES DE PROMENADE, DE MADAME TURLE, 9, RUE DE CLICHY

*Costume en lainage d'été écru et grenat.* — Sous-jupe en taffetas; au bas un plissé et au-dessus, étagés, trois volants dentelés séparés par un volant en dentelle épaisse. Une tunique, très courte devant, est drapée sur le côté par un flot de ruban, et retombe, derrière, en jolis plis étagés. Le corsage a la façon d'une casaque ajustée à petite basque ronde, avec deux volants de dentelle, l'un au bord, l'autre étagé; celui-ci remonte en spirale-jabot et tourne à l'encolure. A la manche un rang de dentelle.

*Costume en mousseline-laine blanche imprimée de bouquets grenat, rose, bronze et vert.* — Sous-jupe

en taffetas garnie de volants dentelés et polonaise à chemisette plissée et tendue. La polonaise, ouverte devant, se ramasse de plis vers la taille et de côté, en les contrariant, afin qu'ils forment au milieu du côté, comme une arête. Ceinture-flot en ruban de velours bronze attachée par une boucle. Col en velours et bracelet à la manche arrêtée au-dessus du coude.

*Mantelet en gaze velours loutre.* — Le dos cintré comme la visite, et la partie qui forme manche très épaulée. Riche garniture de dentelle disposée en spirale et piquée de beaux motifs en jais et chenille.





3116

COSTUMES DE CAMPAGNE, DE MESDEMOISELLES VIDAL, 104, RUE DE RICHELIEU

*Costume en fantaisie de laine grise, pour jeune fille.* — Jupe garnie d'un plissé et de sept plis pris sur la hauteur; la tunique se développe sur le tablier en façon d'éventail. Pour obtenir cet effet, il faut mettre l'ampleur au milieu et froncer l'étoffe que l'on monte autour de la taille. Le relevé se perd sous un pouf assez développé. Corsage-veste avec une chemisette en étamine maintenue à la taille par une traverse-ceinture; un revers de chaque côté de la veste; à la manche, parement en étamine crème. — Prix, 130 francs.

*Costume en batiste unie et batiste brodée d'un semé rose et grenat.* — Sous-jupe en taffetas couverte d'une jupe en batiste unie plissée de très fins plis. Tunique en batiste brodée montée par des fronces, et ouverte à droite, avec un nœud en ruban de satin, qui

relie les deux côtés. De larges plis creux s'étagent à gauche. Corsage-blouse froncé à l'encolure; il s'ouvre sur une chemisette en tulle crème brodé; une étroite ceinture serre la taille; derrière, un nœud-pouf. A la manche parement en dentelle.

*Costume en voile bronze uni et broché.* — Jupe en taffetas recouverte, aux trois quarts, par un fin plissé en voile uni. Une très grande draperie, diminuée à droite par une suite de plis irréguliers, recouvre le tablier; les plis faits à gauche sont larges et échelonnés. La tunique, derrière, forme une seconde jupe droite montée par des plis; le côté droit est maintenu par des points non apparents. Corsage à petite pointe boutonné diagonalement. Un col montant en velours, à la manche un parement boutonné dessus.



toutes les mémoires, est allée chercher aux meilleures sources, un ouvrage délaissé, pour le remonter d'après des données historiques, et y adjoindre une ravissante nouveauté, en harmonie avec la prose de Molière comme un tableau doit l'être avec son cadre. Voilà de la science, de l'originalité, du goût... n'en a pas qui veut.

Sur une scène plus simplement improvisée, mais devant un auditoire non moins distingué, on a donné dernièrement dans une maison toute littéraire de la rive gauche, un régal fort apprécié des gourmets à sa manière. Il s'agit d'une petite comédie à deux personnages qui sera certainement réclamée bientôt par quelque théâtre de genre, et que son auteur inconnu encore, a intitulée : *Doctoresse et Couturier*.

Une jeune personne de la nouvelle école, munie du droit d'exercer la médecine, attend les malades dans son cabinet, quand un jeune homme de bonne mine se présente... pour lui parler de quelque infirmité, à ce qu'elle croit, tandis qu'en réalité le cœur seul est blessé : il l'a rencontrée au théâtre, il l'a trouvée charmante, il l'aime.... Quiproquo curieux que prolonge la timidité de l'adorateur qui s'est donné pour un artiste... le premier dans son art.

Le docteur en jupons adresse à son prétendu malade des questions plus qu'indiscrettes et qui prêtent à de prodigieux malentendus, elle lui enjoint d'ôter son habit, elle l'ausculte. Le jeune homme croit à des provocations effrontées : son respect en est diminué, il s'oublie.... pour être aussitôt foudroyé d'un ressentiment superbe et pour apprendre d'un coup que mademoiselle Péricarde est vertueuse et docteur en médecine. Stupéfaction profonde et subite froideur... Il va se retirer, quand la demoiselle avec beaucoup de dignité, sans prétention à le retenir, mais pour justifier la masse de ses sœurs, les femmes savantes, entreprend de lui prouver dans un plaidoyer éloquent, qu'il est juste que le sexe à tort réputé faible, après avoir inspiré tant de grandes choses, en accomplisse à son tour. L'avocat est persuasif et si joli ! — (C'est mademoiselle

Brandès du Vaudeville.) L'amoureux convaincu reste donc, en se disant qu'il aura, s'il épouse, une femme charmante et un bon médecin à la fois. Justement la doctoresse, poursuivant leur consultation interrompue, lui a prescrit un élixir dont la première goutte le soulage d'une palpitation habituelle que la faculté réunie déclarait incurable. Mais dans sa joie il lâche le verre dans lequel la drogue avait été versée, le liquide se répand sur mademoiselle Péricarde, voilà une robe perdue !

Excuses du coupable, désir bien naturel de réparer sa maladresse. Il tire un mètre de sa poche, il prend des mesures ;... de rechef la jeune femme se récrie. Bref, il faut bien qu'à la fin cet artiste, le premier dans son art, explique timidement qu'il est couturier. Un sourire de mépris, un congé accueillent cette confiance. Si la doctoresse effraye le couturier, le couturier ne fait pas assez peur à la doctoresse. Alors l'amoureux dédaigné, se révolte à son tour, à son tour il plaide en faveur de ces pauvres hommes qui, dépossédés de leurs anciennes prérogatives, seront forcés de se rejeter sur d'humbles emplois. Il parle bien, il est agréable à entendre et à voir (c'est M. Baillet de la Comédie-Française), il a pour lui en somme la logique. On s'entendra et l'harmonie sera possible décidément dans ce futur ménage : tandis qu'à une table la doctoresse griffonnera une thèse, son époux assis à la sienne, travaillera non moins assidûment à un ruché.

On a beaucoup ri, l'idée est neuve, le dialogue vif et pétillant d'esprit, le fond sérieux sous une forme bouffonne, en ce moment où le nombre des bacheliers, des licenciées, des doctoresse, même, grossit d'une façon qui menace de réduire bien des hommes sans emploi au rôle de bonnes d'enfants.

Un succès d'esprit et d'actualité est promis à cette bluette éclosée sous les yeux des Daudet et des Coquelin, des Coppée et des Normand, des Anatole France, des Quatrelles, de beaucoup d'autres bons juges qui, en battant des mains, ont prédit le succès à son jeune et modeste auteur.

T. B.

## LE SECRET DE L'ABBÉ CÉSAIRE

(SUITE)



H ! Maurice, vous êtes parfois trop habiles, vous autres, à trouver les mots qui font tomber une tête humaine !

« Pauvre père ! c'est un malheur qui ne risque plus de m'arriver maintenant.

— En vérité, je crois que je m'en réjouis. Mon pauvre ami, qu'ai-je à te dire de plus ? Il fallut bien prononcer la sentence. Quand je demandai à cet infortuné

s'il avait quelque chose à dire sur l'application de la peine, il se leva, regarda autour de lui comme pour chercher quelqu'un, et répondit d'une voix que j'entends encore vingt fois par jour : « Messieurs, je suis un honnête homme. »

» Puis il se rassit au milieu d'un silence de mort, c'est le cas de le dire. Mais ces paroles, prononcées d'une façon que je ne puis te rendre avaient causé à tout l'auditoire une impression extraordinaire. Le Jury signa un recours en grâce ; la peine fut com-



muée. Six mois après, Delcourt débarquait à Nouméa; au bout de l'année — je le sus depuis — il était mort. Moi, je l'avais oublié. Inutile de dire que la maison Varin-Delcourt avait fini par une ruine complète.

— Mais qui vous fait croire que cet homme n'était pas coupable?

— Ah! voici où l'histoire tient du merveilleux terrible, si bien qu'on pourrait croire à l'intervention de quelque pouvoir d'outre-tombe. Quatre ans plus tard, ta pauvre mère meurt en mettant Sabine au monde. Tu venais, toi, d'entrer au collège, et j'étais seul. A force d'énergie et de travail, je tâche de vaincre ma tristesse et je commençais à prendre le dessus quand je reçois, timbrée de Paris, cette lettre que je peux te réciter par cœur, car je t'assure que je l'ai lue et relue :

« Je vais mourir de chagrin d'avoir été la cause » d'un crime dont le vrai coupable n'a pas été condamné. Si vous croyez en Dieu et en son jugement, » faites tout au monde pour réparer, à supposer que » quelque chose soit encore réparable. Delcourt était » innocent, et moi, depuis quatre ans, je suis la plus » misérable des femmes; du reste, j'en meurs. »

» La lettre n'était pas signée.

— Qui vous dit qu'elle ne venait pas d'un mauvais plaisant ou d'une folle? Quoi! mon père, c'est pour cela...

— Attends. Je ne suis pas au bout. Ce que tu viens de dire, je le pensai tout d'abord, mais, en cet instant, je revis le regard indéfinissable de Delcourt et j'entendis ses paroles : Messieurs, je suis un honnête homme. A partir de ce moment, mon pauvre ami, la plus épouvantable des terreurs entra dans mon âme et n'en sortit plus. D'abord, je voulus savoir ce qu'étaient devenus les acteurs plus ou moins éloignés du drame. La femme du malheureux? disparue, naturellement : morte aussi, peut-être. Varin et sa femme? en fuite ou cachés quelque part, la faillite prononcée. J'eus beau chercher. On ne trouve pas facilement des êtres qui ne veulent pas qu'on les découvre et qui ont eu quatre ans pour effacer leur piste. J'appris seulement que Delcourt était mort, comme je te l'ai dit, et qu'il était « très bien noté » à la Roquette, à l'île de Ré, sur le transport, partout.

» Et alors, je me trouvai, plus seul que jamais, entre le doute effroyable qui m'assiégeait et le chagrin de mon veuvage. Au bout de deux ans, mon pauvre Maurice, je n'y pus tenir et je me remariai.

— Dieu sait, mon père, que je ne vous en ai pas aimé moins.

— Non, mais je n'en fus guère plus heureux, car le cauchemar de mes nuits et de mes jours restait le même. J'y pensais constamment et je roulais dans mon esprit les moyens d'arriver à une certitude quelconque. J'avais relu dix fois, peut-être, toutes les pièces du procès, examinant tout : l'accusation, les témoignages, l'interrogatoire, les plaidoiries. Il était visible, pour un homme de mon expérience, que l'avocat lui-même n'avait pas cru à l'innocence de son client!

» Un des faits qui avait contribué le plus puissamment à l'issue de la cause était le vol partiel des titres contenus dans la caisse. Un malfaiteur ordinaire eût tout pris. D'ailleurs pas une des valeurs soustraites — j'en savais le nom et les numéros par cœur — n'avait

été présentée nulle part. Croirais-tu que j'en étais arrivé à épeler d'un bout à l'autre les tirages de certaines Compagnies? Un jour une obligation d'Orléans, figurant sur la liste jointe au dossier, fut désignée par le sort pour être remboursée. Je courus à la caisse et fis opposition...

» Trois semaines après, mon cher, je savais le nom du vendeur de l'obligation au porteur actuel.

— C'est-à-dire de l'assassin?

— Oui; du moins, pour moi, la chose n'est pas douteuse. Et sais-tu qui c'était? demanda M. des Touches en s'essuyant le front.

— Oh! je devine! dit Maurice, c'était...

— C'était Varin. Réfugié en Angleterre, il avait, au bout de dix ans, la prescription acquise, repris durant une heure son vrai nom pour négocier les titres dérobés par lui. Puis il était rentré dans le mystère où il est encore, malgré tout ce que j'ai pu tenter pour l'en sortir.

— De sorte que vous n'avez rien pu faire?

— Rien. Il fallait, pour laver la mémoire de Delcourt, que le vrai coupable fût condamné lui-même. Or, d'une part, je ne l'avais pas sous la main. De l'autre l'action contre lui était prescrite. Ainsi, pas de revision possible.

» D'ailleurs à qui eût-elle profité? La famille du malheureux existait-elle? Toute démarche publique eût soulevé un grand bruit qui serait retombé sur moi sans amener d'autre résultat que de tirer de l'oubli ce nom de Delcourt, désormais sorti de la mémoire de tous. Bref, je me décidai au silence, jusqu'au jour où il serait utile de le rompre. Mais ma profession était devenue, pour moi, un objet d'horreur. Je donnai ma démission et persistai à la maintenir malgré les efforts tentés de toute part pour changer une décision inexplicable pour tous.

— Vous me disiez que l'abbé Césaire en avait appris les motifs?

— Oui, et voici dans quelles circonstances singulières. Deux jours après que les journaux eurent annoncé ma retraite, l'excellent homme, alors aumônier en Angleterre, débarqua chez moi dans un état de trouble inexprimable et me supplia, au nom de notre vieille amitié, de renoncer à mon projet. Mais, d'un côté, il n'était plus temps; de l'autre ma résolution était irrévocable. Cependant je le vis si agité et j'avais moi-même tant de besoin d'ouvrir mon cœur à un ami sûr, que je lui racontai tout. Sa consternation, à mon récit, m'étonna moi-même, car elle paraissait plus grande que la mienne. « Puisqu'il est trop tard » pour que vous changiez d'avis, dit-il, je n'ai rien à » vous répondre. Il ne dépend pas de vous que les » morts reviennent à la vie, mais il vous reste un » grave devoir à remplir : c'est de réhabiliter leur mémoire. » J'eus toutes les peines du monde à faire comprendre au bon abbé, le Code à la main, que c'est impossible. Il paraissait accablé, et l'on eût dit, Dieu me pardonne! qu'il s'agissait de l'un des siens.

» Depuis lors il n'est jamais revenu sur ce sujet, bien que nous soyons plus intimes que jamais, puisque j'ai eu le bonheur de faire de lui, deux ans plus tard, le curé de Saint-Eutrope.

» Voilà, mon pauvre ami, l'histoire de mes angoisses. Ce qui vient de t'arriver les a renouvelées. Tu



comprends, maintenant, pourquoi je ne peux pas dormir.

— Il faut dormir, mon père. Si la paix appartient aux hommes de bonne volonté, quel être au monde doit avoir, plus que vous, le calme et le repos? »

Le père et le fils se séparèrent en s'embrassant, mais ils ne fermèrent l'œil ni l'un ni l'autre. Le vieux président entendait la voix éteinte du malheureux Delcourt, attestant son innocence. Le jeune homme avait encore dans les oreilles la mélodie dont une belle étrangère avait salué son retour, comme pour endormir la tristesse de son avenir perdu, et pour prédire à sa vie d'autres joies.

## X

La génération dont la seconde jeunesse commence, avait vu sortir de ses rangs une légion de jeunes magistrats qui n'en était pas le groupe le moins remarquable, ni le moins fécond en promesses.

Partis, pour un grand nombre, de cette école de Paris à laquelle les admirateurs de Mürger reprochent d'avoir perdu le pittoresque de son quartier et de ses mœurs, mais qui a conservé la science de ses maîtres, ces jeunes gens emportaient aux quatre coins de la France un savoir indiscutable, une application sérieuse à leurs devoirs et un entrain qui n'était pas moins brillant, pour avoir moins servi. S'ils n'avaient point cultivé le cavalier seul à la *Chaumière*, ils n'en conduisaient pas plus mal le cotillon dans les salons qui leur ouvraient leurs portes. Les jeunes filles qui trouvaient en eux des danseurs infatigables et, souvent, de bons maris, ne les estimaient pas moins dignes de succès pour avoir dédaigné des succès plus faciles, sous les ombrages du Luxembourg.

Enfin les plaideurs ne s'apercevaient pas que leurs juges portassent moins bien la robe, pour avoir crânement porté la tunique et le sac, à une époque où ce n'était pas la justice, hélas! qui tenait la balance dans un sanglant procès.

Maurice des Touches était le type des jeunes magistrats dont je parle. Très savant dans son cabinet, d'apparence sérieuse et même austère à l'audience, il n'avait rien qui sentit le robin pour qui le voyait à cheval, en face d'un fossé, ou en habit noir, en face d'une jolie femme. Aussi Parisien qu'on peut l'être, il n'avait rien de ces fleurs du boulevard qui se penchent sur leur tige, d'un air navré, quand elles sont transplantées en province. Il était gai, bon compagnon avec ses amis, et si drôle, le soir, quand il racontait une histoire un peu vive, que vous n'eussiez jamais soupçonné cet homme-là d'avoir parlé longtemps, à l'audience du matin, sur une question de cours d'eau.

Cela ne veut point dire qu'il ne préférât Paris, à ses heures, aux splendeurs de la petite ville de X... et aux dossiers de son parquet. D'ordinaire, durant ses séjours dans la capitale, sa famille le voyait assez peu à partir de six heures du soir. Les dîners, les bals, les théâtres, le Cercle prenaient ses soirées, à l'exception de celle du jeudi qu'il gardait fidèlement à sa sœur. Ce jour-là madame la présidente recevait des parents et des intimes et, quand Maurice était présent, les mères avaient

beau faire, elles ne pouvaient pas emmener leurs filles de bonne heure.

Cependant, le lendemain du retour de son frère, comme Sabine lui demandait à dîner à quoi il comptait employer sa soirée :

« Moi? à rien, dit-il. Sinon à rester avec vous.

— Mais nous n'aurons personne ce soir.

— Dieu merci! Je n'ai jamais eu moins envie de voir du monde.

— Pauvre ami! Tu regrettes ton président et ton capitaine de gendarmerie.

— Ah! non, par exemple! des égoïstes et des poltrons, qui préparent déjà leurs plus doux sourires pour mon successeur!

— Alors que regrettes-tu? les assassins dont tu demandais la tête?

— Désormais je vais plaider pour eux, et prouver clair comme le jour que ce sont les êtres les plus intéressants du monde.

— Hum! à leur place je me défierais de ce loup devenu berger. Enfin, si tu trouves des amateurs, je veux être là le jour où ton bandit de client sera condamné à mort. Nous irons ensemble, n'est-ce pas, miss Wood?

— Non, dit l'anglaise de sa voix grave. Dieu me préserve d'assister jamais à ce spectacle. »

Monsieur des Touches, très subitement, se leva de table.

« Ne trouvez-vous pas que nous serions mieux au salon? demanda-t-il. On étouffe ici. »

Maurice prit le bras de son père et, le serrant affectueusement :

« Allons au salon, dit-il, et miss Wood aura la bonté de nous faire entendre sa belle voix. »

L'institutrice chanta longtemps et, quand elle se tut, le président paraissait plus calme.

« Pauvre père! fit doucement Maurice, quand ils furent seuls, la soirée terminée. Tout vous rappelle ce que vous devriez oublier. Mais, pour parler d'autre chose, il me semble que vous avez eu la main particulièrement heureuse, cette fois, pour l'institutrice de Sabine.

— Oui. Elle possède un beau talent, et ce n'est pas une personne ordinaire, à beaucoup près. Cependant elle reste à sa place et, chose encore plus rare chez ses pareilles! elle paraît contente de sa place.

— Où l'avez-vous trouvée?

— Ça, mon ami, c'est encore une histoire, et une histoire où l'abbé Césaire joue un rôle important. Tu te souviens de mademoiselle Worms? A la fin de l'été dernier, cette jeune allemande qui convenait sous bien des rapports, mais qui avait eu, en dernier lieu, quelques contacts pénibles, tu devines avec qui, demanda son congé. Justement notre curé arrivait de passer quinze jours en Angleterre, dans son ancien couvent. Je lui raconte que nous sommes obligés de chercher quelqu'un pour Sabine : « Ne cherchez pas, me dit-il, sans me laisser achever. J'ai votre affaire. » Alors il me parle de miss Wood comme d'une perfection. Je m'informe de son âge. Vingt ans. Je me récrie, la trouvant trop jeune, mais voilà le bon abbé qui s'anime, jure que je ne trouverai jamais de sujet pareil, que sa protégée a quarante ans quant à la sagesse et au sérieux, et cætera, et cætera.

— Comment la connaissait-il?



— C'est ce que je demande, naturellement. L'abbé me répond qu'il l'a vue pour la première fois à Londres quand elle avait trois ou quatre ans. Je pose des questions sur sa famille. « Sa famille ? fait le brave curé, avec un geste superbe, c'est moi ! » Mais enfin, dis-je, que faisaient ses parents ? « Cela ne peut vous intéresser ; ils sont morts. Elle ne les a jamais connus. C'est moi qui l'ai fait nourrir, d'abord, puis qui l'ai mise au couvent dont j'étais l'aumônier et qu'elle n'a jamais quitté depuis. Je la connais comme vous connaissez votre fille, et même mieux, puisque je suis prêtre. Je réponds d'elle. Prenez-la, vous me remercierez. D'ailleurs, si vous aviez jamais à vous en plaindre, je serai là. »

— C'est bien mystérieux.

— Oui, et j'aurais laissé ce mystère-là de l'autre côté de la Manche si mon garant eût été tout autre. Mais tu connais l'abbé. Une seule chose égale sa sainteté, c'est sa prudence. Après avoir un peu hésité, j'ai fait venir miss Wood et, de fait, je suis loin de m'en repentir. Sabine l'adore, et a gagné beaucoup à l'avoir près d'elle. Ta belle-mère, assez difficile, comme tu sais, n'a pu trouver qu'une chose à lui reprocher : d'être trop belle.

— Elle est excessivement belle, dit Maurice, le regard perdu dans le vide.

Le silence régna quelques temps entre les deux hommes. Au bout d'un instant, Maurice éleva de nouveau la voix :

« Est-elle dans le secret de l'abbé Césaire ? Sait-elle à quoi s'en tenir sur sa propre naissance ? »

— Je ne le pense pas, bien que je n'aie jamais fait aucune allusion au mystère qui l'enveloppe.

— Mais enfin que supposez-vous ?

— Que nous sommes en face d'une de ces situations qui ne sont pas très rares en Angleterre, où les mariages secrets et la faculté d'exhérédation obligent souvent à des dissimulations de ce genre. Nous découvrirons peut-être un jour que Sabine a pris des leçons de piano de la petite fille d'un pair des Trois-Royaumes. Tant mieux pour cette intéressante personne, si j'ai deviné juste. Dans tous les cas, c'est une fille sage, instruite, agréable, et je suis bien sûr de ne me repentir jamais de lui avoir ouvert ma maison. Comme elle a chanté, ce soir !

— Oh ! dit Maurice, elle chante encore mieux quand elle croit qu'on ne l'entend pas. Mais ce qui m'étonne, c'est son aisance de femme du monde véritable. C'est un talent que les dispositions naturelles ne suffisent point à donner, et rien ne me surprendrait moins, en effet, que d'apprendre demain qu'elle est la fille d'un lord.

— Tu n'es pas le premier à faire cette remarque. Une des compagnes de miss Wood a épousé lord Claremont et a reçu plusieurs fois son amie chez elle. Tu sais combien la haute vie Anglaise donne vite aux jeunes filles un aplomb surprenant pour nous autres. »

Certes, Maurice des Touches n'était plus à l'âge où l'on croit aux princesses déguisées. Cependant, cette nuit-là, dans les rêves qu'il fit tout éveillé jusqu'à une heure avancée, ce n'est pas une institutrice que son imagination voyait en miss Wood.

L'avenir devait bientôt se charger d'apprendre ce qu'y découvrirait son cœur.

L. DE TINSEAU.

(La suite au prochain Numéro.)

## DEVINETTES

### MOTS EN CARRÉ

Parcourt-il le nord de la France ?  
L'Est ? l'Ouest ou le Midi ?... Non.  
C'est un cours d'eau ; j'ai l'espérance  
Que vous devinerez son nom.

Jean ne connaît point cette chose  
S'il faut reprendre son travail.  
Il voudrait prolonger la pause :  
L'étude est son épouvantail.

Ma grand'mère y met ses lunettes,  
Et mon grand-père, son « riflard ; »  
J'y prends des aiguilles bien nettes  
Pour en ourler plus d'un foulard.

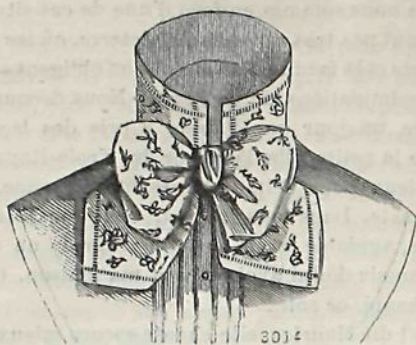
Le mal de mon cousin Chaville  
A son siège dans cet endroit.  
On l'envoie à Contrexeville ;  
Et mon cousin s'y rend tout droit.

### PROVERBE

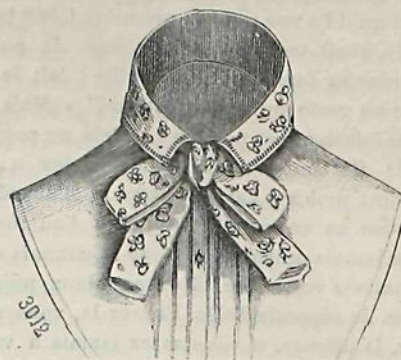
Je t'écris, ce matin, du fond de ma chambrette  
Où m'enchaîne captive un rhume de cerveau !  
Je me sens — lourd comme un plomb, ma Laurette.  
Mais chez les enrhumés, le fait n'est pas nouveau.  
Tout m'agite et m'agace. Il faut — me surveille  
Si l'on — obtenir la prudence de moi.  
Pour — découvert ma tempe et mon oreille,  
J'ai mis, à son lever, Esculape en émoi.  
Ce grand luxe de soins me — l'existence.  
Je déteste mon sort et j'aspire à —  
De l'écolier rageur — met en pénitence  
Dans la cour où les vents s'ébattent avec lui !...  
Est-il, en ce bas monde, une autre jeune fille  
Sous le poids d'un ennui plus pesant et plus noir ?...  
Tu me plains. Dans tes yeux une larme scintille ;  
Et ton cœur — saigné... Viens donc, oh ! viens me  
voir !

Explication de l'Énigme du 14 Juin : Marguerite des prés.

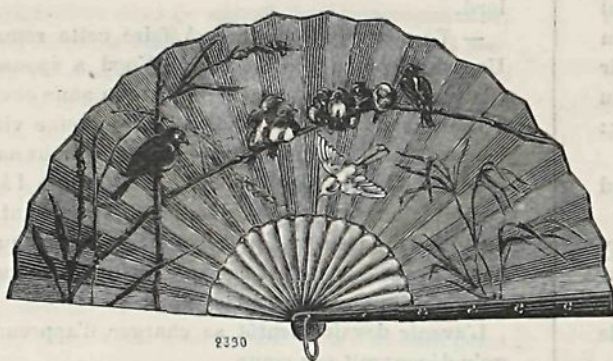




Col en batiste, brodé en soie, avec nœud assorti. — Un point d'échelle au contour; même point aux pans-fichu du nœud.



Col rabattu en toile, brodé, avec cravate. — Légèrement échancré devant. Point d'échelle. Cravate assortie, l'étoffe mise double.



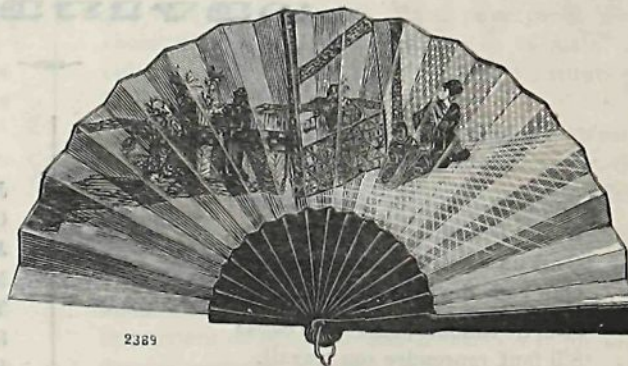
Eventail rustique très jolie monture, avec branches en bois à épines, nuance noyer; 12 francs. De la maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.



Tournure, de la maison M. Bordereau, rue du Sentier, 32. Remplace le coussin-tournure de la jupe.



Tournure, de la maison M. Bordereau, rue du Sentier, 32. Développe avec grâce et maintient la jupe.



Eventail genre japonais. La feuille argentée mat, avec personnages, plantes des tropiques; monture en bois uni noir et brillant. — 3 fr. 75 cent. De la maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.

A ce numéro sont jointes la gravure coloriée 4473, et une planche de Patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ

Visite, page 8 (Album de Juin).

Costume de fillette, page 3 (Album de Juin), et gravure n° 4471.

DEUXIÈME CÔTÉ

Corsage, première toilette (gravure, n° 4471). — Costume de bain, page 2 (Album de Juin).